

des médecins, malades, nous sommes les premiers, vous et moi, à solliciter leurs soins, quitte à les envoyer à Salonique après la guérison.

J'ai molt desir qu'on me l'amaint (*l'amène*)
 Quand la maladie me destraint (*tourmente*),
 Grand confort et grand bien me fait :
 Mais quand m'infirmité me lait (*laisse*),
 Et je ne seus ma maladie,
 Lors je voudrais qu'une galie (*galère*)
 L'emportât droit à Salénique,
 Et lui et toute sa physique.

Si ce n'est pas là de la reconnaissance, c'est au moins de la franchise.

On a pu juger du style de Guiot par nos nombreuses citations. On y a remarqué sans doute une vivacité mordante, un tour généralement spirituel et convenable à la satire. Toutefois les qualités de sa diction dépendent plutôt de l'instinct que de l'art : si sa malice lui enseigne souvent la concision, sa facilité extrême l'entraîne presque toujours dans la prolixité. Chose étrange, il est à la fois serré et diffus, concis dans l'expression de chaque idée et long par la répétition multipliée de cette idée concise. Presque toujours exempt du mauvais goût et de la subtilité scolastiques, il y tombe pourtant quelquefois, et les habitudes du controversiste reparaisent à travers la critique du poète. Le bon vieil esprit Gaulois et la pruderie monacale se coudoient sans cesse chez Guiot, non sans présenter d'amusants contrastes. On sourit de voir ce bon vivant affublé d'un froc, jouant de bonne foi son personnage, sans inconvenance comme sans hypocrisie, mais laissant échapper çà et là par malheur un *petit bout d'oreille* ; débitant de beaux lieux communs de morale pour l'acquit de sa conscience, avec la même exactitude qu'il mettait à dire son bréviaire ; puis tout à coup raillant, riant, se moquant de tout le monde, voire de lui-même ; mélange plaisant de deux éléments antipathiques, composé bizarre d'un moine et d'un français.

JACQUES DEMOGÉOT.